

étendit ses bras jusqu'à la Prusse. Si bien que l'abbé de Pradt put dire avec raison : " La guerre de l'indépendance de l'Europe contre la France a fini par l'assujétissement de l'Europe à la Russie. Ce n'était pas la peine de tant se fatiguer (1). "

Depuis 1815 M. de Metternich s'est constamment attaché à maintenir son œuvre ébranlée par de fréquentes secousses. Les associations universitaires ne s'étaient pas dissoutes après la victoire, la *Burschenschaft* s'était étendue comme un réseau sur toute l'Allemagne ; l'Italie s'agitait, une tribune s'élevait à Naples, le Piémont renversait son roi, l'Espagne emprisonnait le sien, la Pologne frémissait sous son triple joug, des émeutes ensanglantaient les rues de Paris ; partout les peuples se remuaient. Presque au même instant les deux attentats isolés de deux fanatiques, Sand et Louvel, réveillèrent les rois qui s'endormaient dans leur sécurité, des congrès eurent lieu à Carlsbad, à Troppau, Laybach. Dans ce dernier congrès il fut déclaré aux peuples " qu'il appartient aux souverains seuls d'accorder et de modifier les institutions en ne restant responsables de leurs actes qu'à Dieu. " L'effervescence universitaire de l'Allemagne fut comprimée, la tribune de Naples fermée, le Piémont envahi par l'Autriche, et plus tard, à Vérone, le ministère Villèle se chargea de faire rentrer les cortès dans le devoir. En 1824 la cause des Grecs trouva M. de Metternich hostile. L'homme d'État voyait de loin la Russie déjà si menaçante grandir aux dépens de la Turquie. Les événements prouvèrent qu'il avait bien vu, et lorsqu'en 1829 la Prusse aveuglée frappait des médailles en l'honneur des succès de sa redoutable voisine, M. de Metternich s'occupait activement, de concert avec l'Angleterre, à arrêter Diebitch dans sa marche sur Constantinople.

La révolution de juillet effraya un instant M. de Metternich, et il y avait de quoi ; mais bientôt rassuré par la direction pacifique imprimée à nos affaires, il se résigna d'assez bonne grâce à reconnaître un roi élu. Je ne puis ici que rappeler pour mémoire l'insurrection de la Romagne, l'occupation et l'évacuation d'Ancone par nos troupes, et puis enfin ce dernier et récent traité qu'on dit signé à Londres entre l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre et la Russie contre le pacha d'Égypte et à l'exclusion de la France. S'il est vrai, comme l'annonce la *Gazette d'Augsbourg*, que cette nouvelle coalition se soit formée sous l'instigation du cabinet de Vienne, j'avoue que j'ai peine à comprendre M. de Metternich. Comment ! lui qui pénétrait si bien en 1824 les projets de la Russie ; lui qui aime tant la paix, et qui fait avec tant de zèle la police de l'Europe ; lui qui sait qu'il ne reste plus guère en Allemagne d'autre *gallophobe* que lui-même et M. Menzel, que par conséquent une guerre contre la France ne serait plus une guerre de nationalités, mais bien de principes, et que le premier coup de canon tiré sur le Rhin ferait voler en éclats le fragile édifice bâti par le congrès de Vienne ; lui, l'homme sage, prudent, habile, s'exposer de gaieté de cœur à de tels dangers ? Que voulez-vous ? M. de Metternich n'est plus jeune, il pense peut-être que l'Europe est encore un peu fatiguée, et il pourrait bien nous répondre, comme il fit un jour à un savant allemand qui lui reprochait de s'être trop occupé de régler, surveiller, immobiliser le présent, et pas assez de préparer l'avenir : " *Après moi le déluge !* "

SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR.

I. — MARIE.



U milieu d'une agreste vallée, sur les bords d'un lac aux eaux limpides et claires s'élève une chaumière modeste ; le lierre qui tapisse ses murailles, lui donne un aspect riant et champêtre, et derrière la cabane s'étend un vaste jardin, abrité par une roche antique, que battent inutilement les vagues de la mer.

Sous un vieux saule est assis un beau vieillard, remarquable par sa longue chevelure blanche et par la sévérité empreinte sur ses traits, il tient son regard tendrement attaché sur une jeune fille occupée à soigner ses fleurs et ses oiseaux. Une couronne de liserons est posée négligemment sur les cheveux blonds

de l'enfant, sa démarche est flexible et lente, son sourire doux et triste, et, sous les cils abaissés de ses grands yeux bleus, on voit se former une larme mystérieuse, qu'elle s'empresse de dérober à la tendresse attentive du vieillard.

Cette jeune fille se nomme Marie ; près d'elle est couché un bel épagneul aux longues soies, à l'œil vif et intelligent ; tout à coup il dresse l'oreille, se lève et part comme une flèche en apercevant un nouveau personnage qui vient de se montrer à l'extrémité de l'avenue.

Cet homme pouvait avoir soixante ans ; il était grand et maigre ; la fatigue, plus que les années, avait altéré son visage naturellement doux et bienveillant. A son aspect la jeune fille oublia ses fleurs pour courir à sa rencontre, et le vieillard assis sur le banc de gazon fit un mouvement pour se lever à son approche, mais celui-ci s'y opposa.

— Bonjour, monsieur Bernard, dit Marie en étendant sa main blanche et petite vers celle du nouveau venu, qui s'empressa de la serrer dans les siennes et répondit.

— Que Dieu et les anges, dont vous êtes la sœur, soient avec vous mon enfant.

Ce vieillard était recteur dans la petite ville de Kergolec. Quant au père de Marie c'était un pauvre fermier, plein de sens,

(6) M. de Pradt, *Congrès de Vienne*, tome 1, page 362.